

## I

« L'Île de la Résurrection est un petit triangle de terre perdu au large de la côte occidentale écossaise, au cœur des Hébrides, et ses rivages jettent sur l'océan ce même regard solitaire et mélancolique qui remplit les yeux des habitants de ces régions du nord. Le ciel bas et lourd se confond parfois si bien avec le marbre de la mer que le spectateur de la nature, pour peu qu'il accepte de s'abandonner à la contemplation, peut aisément n'y voir qu'une sorte de grand vide tourmenté, et l'impression lui vient alors bien vite parfois de se trouver au commencement du monde. Qu'à présent cet homme se tourne vers les terres tourmentées de l'île, témoins des guerres de religion qui traversèrent le Moyen Âge (et dont on percevait encore parfois, selon la population, les spectres des persécutés traversant les landes), et le voici qui découvre une mer de fougères, de bruyères et d'herbes maigres qui suffisent à peine à nourrir les moutons, et des brumes qui errent comme des fantômes jusqu'à ce qu'un rayon de soleil perce péniblement l'épaisseur blanchâtre du ciel. Ces solitudes, en dépit de leurs rigueurs, ont toujours été pour moi des présences inestimables, et je ne me suis jamais senti en de si meilleure compagnie que parmi ces espaces encore sauvages et violents, où les empreintes humaines

pourtant ne sont pas venues chercher autre chose que la paix et le repos. La seule sapinière de l'île est si bien pénétrée par le brouillard que cela lui prête une sorte de dimension surnaturelle, magique, et de tous temps d'ailleurs, les imaginations superstitieuses de l'Île de la Résurrection ont fait de ce bosquet le lieu de phénomènes bizarres et singuliers, sans pouvoir jamais dire néanmoins de quoi il en retournait précisément (ce qui, bien entendu, a constitué un terreau très favorable à la germination de légendes en tous genres. L'Île de la Résurrection est le foyer de dizaines de légendes que les historiens eux-mêmes peinent quelquefois à distinguer des faits historiques : outre les légendes qui peuplent la sapinière, les insulaires attribuent la pâleur du paysage marin ou du ciel, à la malignité de quelque esprit farceur, l'abondance de la pêche à une visite du Christ sur l'île, ou les brumes lointaines à quelques spectres de l'époque médiévale nostalgiques de cette contrée miraculeuse. La légende, sur l'Île de la Résurrection, tend à se solidifier dans la réalité comme les racines d'un arbre millénaire finissent par se saisir dans la pierre.)

Mis à part donc ce bosquet, on ne voit à perte de vue que la mer et les vallons colorés de vert et de pourpre qu'arrosent l'embrun et les pluies de ce climat doux et humide et que courent de petits troupeaux de chèvres et de moutons sauvages. Au sommet d'un vallon, les ruines d'un prieuré du XII<sup>ème</sup> siècle dont les mousses ont colonisé et enseveli les pierres, surplombe le relief bas mais accidenté de l'île. Plus personne n'y fait attention, et les archéologues eux-mêmes ne prêtent plus attention à ces vestiges. Plus

bas, dans la vallée, une route de sable divise ces plaines que l'homme n'a à peu près jamais tenté de cultiver, et vient s'échouer au seuil d'une grande demeure élisabéthaine que près de trois miles isolent de Gelden, le seul village de l'île. Les deux tourelles de cette maison, qui s'achèvent par des pignons à créneaux, se rangent de part et d'autre d'un axe symétrique qu'indique la porte principale. Les murs extérieurs, d'une longueur égale, sont d'un gris qui se détache à peine du paysage marin en arrière-fond. Bâtie en 1540, j'appris au moment de l'acquérir qu'elle avait été occupée durant plus d'un siècle par des moines qui, peu après que Marie Tudor eut rétabli le catholicisme en Grande-Bretagne et que les premiers martyrs protestants eurent été tués de sa main sanglante, avaient jugé heureux de faire un monastère de cette maison abandonnée précocement par son ancien et richissime propriétaire. Ils la baptisèrent *Revealson*, et construisirent un petit cimetière à une centaine de pas de la maison, afin d'y enterrer les leurs. Le cimetière allait servir ensuite aux dépouilles des futurs habitants de *Revealson*. La demeure eût été au demeurant le théâtre de miracles de la part d'un certain abbé Eternis qui y aurait été assassiné, et le siècle de Milton aurait été ainsi le témoin de ces prodiges et de la conversion au catholicisme des âmes les plus récalcitrantes de l'île. L'un de mes ancêtres, Michael J. Steinen, racheta *Revealson* en 1766, soit plusieurs décennies après que les moines l'eurent quitté. Propriété de ma famille depuis plus d'un siècle, la bâtisse venait de m'être léguée en héritage à la mort de mon père, qui s'y terrait seul depuis la disparition de ma mère, et dont je

n'avais plus de nouvelles, dans les derniers temps de sa vie, que par des lettres que sa santé fragile trouvait encore le courage de rédiger. Je n'avais donc à peu près rien su de ses dernières années, ni même de sa mort. Il avait été enterré, m'avait-on rapporté, sur l'île par quelques-uns des amis qu'il s'y était faits. En tout état de cause, ce fut pour cette raison que j'emmenageai à *Revealson* en octobre de l'année 1891. Ne voulant manquer à aucune des dernières volontés de cet homme sage et aguerri, j'avais résolu, conformément à un certain article de son testament, de ne pas me séparer de Will, son jardinier et homme à tout faire, non plus que de madame Frits, qui avait été entre autres choses ma gouvernante et, avant cela, celle de mon épouse Dolorès durant ses cinq premières années (avant que, pour des raisons qu'on lui a toujours refusées, elle ne fût conduite à Londres chez quelques amis de sa famille afin qu'ils se chargeassent de son éducation), et que mon père, en dépit du caractère terriblement austère et des manquements répétés de cette femme que rien ne déridait jamais, n'avait eu le cœur de congédier.